

AperTO - Archivio Istituzionale Open Access dell'Università di Torino

Jean Paulhan théoricien

This is the author's manuscript

Original Citation:

Availability:

This version is available <http://hdl.handle.net/2318/1834721> since 2024-01-17T14:45:54Z

Publisher:

Garnier

Published version:

DOI:10.15122/isbn.978-2-8124-2099-3.p.0185

Terms of use:

Open Access

Anyone can freely access the full text of works made available as "Open Access". Works made available under a Creative Commons license can be used according to the terms and conditions of said license. Use of all other works requires consent of the right holder (author or publisher) if not exempted from copyright protection by the applicable law.

(Article begins on next page)

Jean Paulhan théoricien : un exemple de la fragilité de l'humanisme dans la littérature de la première moitié du XX^e siècle.

L'approche de la littérature chez Paulhan n'est pas *d'abord* théorique. La question qu'il pose est celle du maintien de cette transmission du sens qu'est la littérature. Il faut donc distinguer deux niveaux dans son rapport critique à la littérature, son objet et son projet. Son objet, c'est la transmission littéraire en tant qu'elle est une manière de tradition *orale*, en un sens proche de celui que Meschonnic confère à ce terme.¹ Son projet, c'est le maintien de la possibilité de cette transmission. Pour cela Paulhan opte pour le modèle cartésien d'une transmission rationnelle, qu'il devra pourtant dépasser.

Il y va donc dans l'œuvre théorique de Paulhan du maintien de deux types d'humanisme : 1- un humanisme anthropologique, définissable comme la transmission d'un patrimoine de pratiques ; 2- un humanisme cartésien : fondé sur les notions corrélées de *nature* (il y a par exemple une nature du langage chez Paulhan) et d'*universel* ; dépendant de l'existence d'un sujet capable de constituer un savoir fondé en raison, lequel savoir serait dégagé de la simple adhésion au sens commun et reposerait sur la possibilité d'une transcendance argumentative. Le sujet d'un tel savoir serait donc, on l'imagine, indépendant de ce qu'il connaît.

Le problème est alors de concilier ces deux pensées de la transmission (orale/cartésienne). Telles que Paulhan les définit, il semble bien que celles-ci soient difficilement conciliables. Dans les deux premières parties de cet article, je m'attacherai à montrer comment l'échec de Paulhan à penser ensemble une transmission rationnelle et une transmission orale le conduit paradoxalement à pratiquer un anti-humanisme critique. Je présenterai dans une troisième partie les implications de la recherche critique de Paulhan en termes de théorie littéraires, avant d'essayer d'en indiquer schématiquement les séquelles, directes ou indirectes, dans la seconde moitié du XX^e siècle. Le but de cet article sera d'aboutir à une conclusion plus inquiète et peut-être plus critique que celle de Gaëtan Picon dans les pages qu'il consacrait jadis à Paulhan : « En préparant le terrain pour une réconciliation de l'homme et de son langage, [la pensée de Paulhan] nous invite à ne plus sentir comme opposés l'expression de la vérité humaine et le plaisir pris à la beauté des formes : la rhétorique et l'humanisme. »²

¹ L'oralité est l'acte de subjectivation qui permet la production de nouveaux textes. Ainsi parle-t-on de Torah orale.

² Gaëtan Picon, *Panorama de la littérature Française contemporaine*, Gallimard, Paris, 1976, p. 302.

1. Le naufrage d'une philosophie de la clarté : apories argumentatives et crise de la rationalité dans *Clé de la poésie*.

Une recherche de la clarté

Il y a chez Paulhan un désir de clarté. D'une certaine manière, il tend toujours à se placer en situation de plus grande conscience et à assurer les critères de cette conscience. Toute son œuvre théorique s'enracine ici. D'où un lexique largement emprunté aux philosophies de la clarté³ auxquelles il rattache Valéry, admiratif mais circonspect. L'*illusion*, l'*erreur*, la *confusion* caractérisent selon lui les diverses doctrines contemporaines sur le langage. Plus généralement, son propos est de méthode, au sens cartésien. Il consiste en une réorganisation des savoirs à partir d'un point indiscutable, évident. Qui reste à déterminer.

La clarté est donc la visée de ses textes théoriques. Elle implique une confiance dans la possibilité de distinguer le vrai du faux. En un sens cette confiance engage aussi bien le réel que le sujet, et donne une perspective quasiment ontologique à son entreprise. On peut relire par exemple le début de *Clef de la poésie* :

Les enquêtes diverses, les doctrines et les aphorismes, les commentaires et les aveux, dont on voit de nos jours la poésie accablée, donnent, dans leur contrariété, le plus vif désir de dégager enfin quelque méthode ou clef, qui permette d'y séparer le vrai du faux.⁴

Distinguer le vrai du faux. Le motif est philosophique à n'en pas douter. Cartésien. Seulement, tout n'est pas si simple.

La littérature comme époque : la confusion des opinions

Car, s'il faut viser la clarté, c'est que la situation le requiert. Cette situation, Paulhan la présente comme le règne de la discorde et de la confusion en matière de littérature. Dans *À demain, la poésie*, il affirme que pendant plus d'un siècle les poètes ont abandonné les règles qui constituaient la poésie comme genre⁵, et les motifs qui l'orientaient vers une pensée de la communauté⁶. Il y a là un repli qui conduit à deux périls : un exil communicationnel et social (*L'Art pour tous* du jeune Mallarmé, en somme) d'une part ; d'autre part, un problème

³ Selon sa propre expression dans *Paul Valéry ou la Littérature considérée comme un faux*, Bruxelles, Éd. Complexe, 1987, p. 70.

⁴ *Clef de la poésie qui permet de distinguer le vrai du faux en toute observation ou doctrine touchant la rime, le rythme, le vers, le poète et la poésie*, Gallimard, Paris, 1944, p. 13.

⁵ Participation à des conventions, réponse à des attentes.

⁶ L'épique, le légendaire etc.

de définition : la poésie se voyant réduite à peu de chose, comme « déplumée »⁷, les œuvres ne peuvent plus chercher leur spécificité en des normes données de façon extrinsèques à l'écriture. Ce problème de définition, qu'on peut sans doute présenter comme caractéristique de la notion même de littérature⁸, implique une perte de repère et le risque d'un certain relativisme.

Ce relativisme apparaît nettement dans le paradoxe qui métamorphose l'une en l'autre la position du Rhétoricien et celle du Terroriste et conduirait à terme à douter du fait poétique lui-même. D'où le constat de Paulhan : « L'existence même de la poésie devient curieusement discutable, et comme suspendue. »⁹ Imposer un régime de clarté à cette confusion ce sera donc sauver la poésie d'errances métadiscursives qui risquent à terme de la condamner.

Pourtant, il faut comprendre que la *dimension historique* de la réflexion de Paulhan n'est pas circonstancielle. Sa démarche n'y trouve pas seulement *une occasion*, mais aussi, comme nous allons le voir, *ses conditions*. En effet, si la visée de clarté est nettement affirmée, la méthode mise en œuvre est problématique, dans la mesure même où son point de départ est culturel plus que rationnel. C'est ce que nous verrons en analysant l'argumentation mise en place dans *Clef de la poésie*.

Clef de la poésie : l'errance argumentative

Je tâcherai de montrer deux choses en me fondant sur une lecture de *Clef de la poésie*¹⁰ : que l'argumentation de Paulhan ne parvienne pas à la transcendance de point de vue

⁷ À demain, la poésie, 1947, in *Œuvres complètes t.2* (Bernard Baillaud éd.), Gallimard, Paris, 2009, p. 423.

⁸ Cf. Jacques RANCIÈRE, *La Parole muette – Essai sur les contradictions de la littérature*, Hachette, collection « Littératures », Paris, 1998.

⁹ *Clef de la poésie*, op. cit., p. 34.

¹⁰ Le propos de *Clef de la poésie* est le suivant. Face à la confusion des caractérisations usuelles de la poésie, Paulhan se propose de forger une loi permettant de trancher le débat. Deux choses d'abord : la poésie est « mystère » ; la poésie est loi. En un sens cela est contradictoire. Si la poésie est bien à la fois loi et mystère, il faut que cette loi soit empreinte de mystère. Détermination du mystère. Ce mystère, pour inconcevable qu'il soit, n'est rien moins qu'exceptionnel. Il est généralement éprouvé. Loin d'être une occasion d'obscurité, il éclaire paradoxalement le monde. Détermination de la loi en regard de ce qui a été dit du mystère. Or, la poésie est faite de mots et d'idées, et de telle manière que mots et idées soient interchangeable. Déterminer la loi de la poésie revient pour Paulhan à déterminer la loi de cette conversion réciproque des mots en idées, des idées en mots. Or, c'est justement sur la question des rapports entre parole et pensée que s'opposent les doctrines poétiques. Rhétoriciens et terroristes s'affrontent, tenant ici que les mots viennent de l'inspiration, là que l'inspiration procède du langage. Pourtant cette opposition des doctrines s'efface dès que l'on observe les œuvres, bien moins différentes dans leurs effets, que le différend théorique n'aurait laissé supposer. De cela Paulhan déduit que, dans le poème, le fond et la forme sont indifférents. Le principe dualiste (« Ce qui est mot n'est pas pensée ; et ce qui est pensée n'est pas mot ») que Paulhan assimile abusivement au principe de non-contradiction tombe. La loi que cherche Paulhan se dégage ici. Elle est inconcevable, dans la mesure où elle engage selon lui dans les sentiers mystiques où le principe de contradiction s'éclipse. On en fait l'expérience, de façon banale, à chaque lecture.

qu'elle revendique ; que le problème qu'il pose provient de son rapport ambigu aux prémisses des thèses dualistes qu'il conteste.

- *Que l'argumentation de Paulhan vise à la rationalité tout en se fondant sur le sens commun*

L'argumentation de Paulhan tient toute entière sur une ambiguïté : l'ambiguïté entre une rationalité qui donnerait accès à des critères de jugement transcendant et à ce titre an-historique, et un point de départ qui est celui du sens commun. Deux exemples, entre plusieurs, nous permettrons de le comprendre.

1- D'abord le statut des thèses principielles fait question. Ces thèses sont : a- que la poésie contient un mystère ; b- que la poésie obéit à une loi. Le statut de ce point de départ (en soi déjà contradictoire) est problématique puisque pour Paulhan lui-même la contradiction semble d'abord relever de l'opinion. Il la présente comme « le lieu le plus commun du vague et de la contradiction. »¹¹

Pourtant, deux lignes plus loin, le statut des membres de la contradiction se modifie considérablement :

Si le mystère est essentiel à la poésie – comme on l'a d'abord prétendu – chaque trait poétique, de la rime à l'exercice spirituel, devrait au contraire porter la marque de ce mystère, et le traduire en quelque façon. Il y a donc toutes chances pour que les lois d'allure grammaticale ou scientifique, que l'on nous propose, se trouvent fausses.¹²

De façon assez surprenante, à partir de là, la thèse du mystère n'est plus considérée comme une simple opinion.¹³ Elle fonde la méthode mise en œuvre par Paulhan. Le lieu commun devient prémisses du raisonnement. Au moment où Paulhan prétend mener une enquête méthodique au niveau des principes, il admet pour principe des éléments d'opinion.

Or, cette incertitude quant au statut des arguments, cette oscillation entre énoncé doxique et position de principe, sont récurrentes. Elles font de la rationalité un cadre toujours à demi-effacé. Le thème dualiste qui traverse l'ensemble de son œuvre théorique en est peut-être l'illustration la plus frappante.

2- L'opposition entre Rhétoriciens et Terroristes, on le sait est une opposition dualiste. Mais pour quelle raison ? Est-ce parce que les uns comme les autres distinguent et

¹¹ *Ibid.* p.10.

¹² *Ibid.*

¹³ C'est déjà ce que notait Maurice Blanchot dans « Le mystère dans les Lettres », *La Part du feu*, Gallimard, Paris, 1949, p. 56 : *Les Fleurs de Tarbes* s'ouvrent sur le constat d'une *doxa* du mystère, et se referment sur une participation à ce mystère.

opposent pensée et langage ? Ou parce que Paulhan lit lui-même toute la pensée critique de son époque selon cette distinction¹⁴ ? D'un côté, dans *Clef de la poésie*, Paulhan prend à son compte la distinction entre mots et idées¹⁵ (même s'il s'abstient de dévaluer les uns par rapport aux autres) ; de l'autre il affirme que le monde de la pensée est, dans l'état actuel des choses, intégralement structuré à partir de cette distinction. L'incertitude règne donc quant au statut des prémisses dualistes : si Paulhan les constate pour les contester dans les doctrines de ses contemporains pourquoi les admettrait-il ?

- *Que le thème du mystère est, chez Paulhan, un effet du dualisme qu'il conteste tout en se fondant sur ses prémisses.*

Les prémisses du raisonnement de Paulhan appellent une autre remarque. La solution de Paulhan au problème dualiste que met en évidence l'opposition des Classiques et des Romantiques est bien connue : elle pose que cette opposition s'efface par une participation au discours. Or cette participation relève d'un inconcevable. Elle change la clarté cartésienne en une mystique de l'évidence. La conscience s'efface. La clarté se fait obscure. L'humanisme cartésien chancelle, qui tient à une capacité de recul. La solution à l'anomie est une autre anomie, puisque le sujet cesse d'y légiférer.

Pourtant on peut démontrer que le mystère auquel Paulhan voudrait nous faire participer, ce mystère qui permet de résoudre la contradiction doxique à laquelle il s'attaque, n'est qu'un effet du dualisme. En effet, si le mystère est inconcevable, c'est qu'il défie les structures de la pensée. Il faut donc deux choses pour qu'il y ait mystère : des structures de pensée, *a priori*es si l'on veut ; quelque chose qui défie ces structures. Ces deux conditions sont exposées clairement dans *Clef de la poésie*. Dans le chapitre intitulé « Où notre découverte est mise à l'épreuve », nous lisons, plutôt qu'une réelle mise à l'épreuve, un énoncé involontaire des conditions de possibilité du problème paulhanien et de sa résolution.

¹⁴ « C'est tout l'écart, métaphysique, des matérialistes aux idéalistes ; politique, des fascistes aux démocrates et des traditionalistes aux révolutionnaires. C'est tout le débat de la lettre et de l'esprit. Ainsi, dans un domaine plus proche du nôtre – sinon le même – tantôt rend-on compte du nom par la chose (comme *linceul*, dit-on, rend bien linceul ! Comme c'était le nom qu'appelait l'objet !) Mais tantôt de la chose par le nom (ce n'est pas sans intention que l'on appelle en trente langues les belettes : *petites belles*. C'est pour obtenir d'elles, par la flatterie de ce nom, une conduite plus douce). » *Clef de la poésie*, *op.cit.*, p. 31-32. Cette position ne semble pas varier beaucoup. En effet, en 1952, lors d'un entretien repris ensuite dans *Les Incertitudes du langage*, il affirme encore à Robert Mallet : « Oui il n'y a que deux [doctrines]. C'est peut-être étonnant mais c'est un fait. »

¹⁵ « A défaut d'exprimer le mystère poétique et même de le réfléchir, je puis savoir du moins de quels éléments il est fait : c'est de pensée d'une part et de langage de l'autre, d'idées et de mots, de sens et de sons. », *Clef de la poésie*, *op.cit.*, p. 10.

Que ce trait propre de la poésie échappe aux prises des poètes (et aux nôtres), il n'y a pas lieu de s'en étonner, s'il s'agit du trait que notre esprit est par essence malhabile à penser. Le sens commun, les philosophes sont ici d'accord. L'un répète à perte de temps : « Un sou est un sou », « Quand il fait nuit, il ne fait pas jour », « Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée. » Les autres, plus gravement, parlent principe d'identité, de contradiction, de tiers exclu : « Ce qui est, disent-ils (de façon plutôt énigmatique), est. » Ou bien : « Ce qui n'est pas vrai, est faux ». Si l'on aime mieux : « Ce qui est mots, n'est pas pensée ; ce qui est pensée n'est pas mots ».¹⁶ Et simplement faudrait-il répliquer peut-être au sens commun, aux philosophes – si le principe est bien celui qu régit nécessairement chaque démarche de notre esprit – qu'il est étrange que cet esprit sache néanmoins l'isoler, le considérer, voire que l'on nous invite à le respecter. Comme s'il existait quelque autre état qui fût avec lui contraste et permît de le distinguer.¹⁷

Dans ce paragraphe s'aperçoivent les conditions du mystère. La pensée est structurée par le principe de contradiction. La pensée est définie comme étant absolument hétérogène au langage. Dès lors l'indifférence du langage et de la pensée dans le poème, leur identité, est un mystère. Curieuse inversion de l'ordre argumentatif : le mystère est la solution paulhanienne au dualisme qui déchire Terroristes et Rhétoriciens. Mais il est aussi bien conditionné par ce dualisme.

Si Paulhan indique dans le dernier chapitre de la version de 1936 des *Fleurs de Tarbes*, « Changer la raison »¹⁸, que le dualisme dont il traite n'est que l'individualisation artificielle, sous l'effet de l'attention, de deux éléments qui n'existent pas séparément, s'il affirme ainsi une thèse qui dépasse le dualisme, il n'en reste pas moins que son concept du mystère reste relatif à ce dualisme. Il n'y a pas forcément ici une faiblesse de Paulhan. J'y verrais plutôt la circonscription du projet ambigu qu'il s'assigne : ce projet consiste à partir de l'opinion pour aller au cœur même de ce dont l'opinion traite. Il s'agit de montrer comment les différentes doxa participent au-delà de leur apparente diversité d'une évidence partagée qui les rassemble, d'une même Loi. Paulhan cherche moins la vérité de ce qu'est la poésie que la loi qui oppose avec régularité Rhétoricien et Terroristes, dans l'espoir que cette loi soit elle-même l'essence de la poésie.¹⁹ On peut lire là le malaise d'une pensée immanente qui prétend s'extraire des contingences de l'opinion mais ne fait que reconduire à la certitude idéologique qui les fait vivre. Une certitude idéologique est confondue avec l'essence du langage.

¹⁶ Notons le glissement, propre à tout dualisme, qui pose les rapports entre pensée et parole en termes d'exclusion.

¹⁷ *Ibid.* p. 39-40.

¹⁸ Cf. le « Dossier » des *Fleurs de Tarbes* (1941), Gallimard, 1990, p.247-257.

¹⁹ Cf. Kevin Newmark : « Saussure, Paulhan, Blanchot, on parole », *Yale French Studies*, n°106, Yale University Press, 2004, p. 105.

Deux tendances polarisent donc le discours de Paulhan. Un dogmatisme d'un côté, un empirisme de l'autre. Il semble pourtant que chacune de ces positions lui soit inconfortable.

1- La tendance dogmatique se manifeste dans le fait que la pensée de Paulhan est une pensée de l'évidence, une pensée confiante en l'immédiateté de ses intuitions. Cela explique peut-être que la *doxa*, dans sa spontanéité à reconnaître le mystère poétique, ne soit pas douteuse, du fait même de sa spontanéité. Cependant ce dogmatisme est sans cesse corrigé par des allusions à la nature incertaine de propositions fermement assumées par ailleurs.

2- La tendance empiriste impliquerait que le travail de la pensée n'a pas d'autre élément que la *doxa*, que c'est un travail immergé, sans recul. Mais alors comment construire le point de vue chargé de dégager des critères de jugement ? L'empirisme de Paulhan n'est pas un scepticisme qui d'une régularité fait une loi. En effet Maurice Blanchot montre comment le conflit de la Lettre et de l'Esprit tel que Paulhan le constate, manifeste par sa régularité « quelque chose d'essentiel, une contradiction présente dans le langage même et dont les partis pris opposés des critiques et des écrivains ne seraient que l'expression nécessaire. »²⁰

On peut donc dire que les prémisses du raisonnement paulhanien n'ont pas de légitimité, dans la mesure où leur statut n'est jamais vraiment clarifié, dans la mesure où il est impossible en ces matières chez Paulhan de savoir où commence le jugement de vérité, où s'arrête l'adhérence au lieu commun reconnu pour tel. Pour le dire autrement, ces prémisses n'ont pas de réelle transcendance argumentative. Le dogmatisme de Paulhan reste incertain quand son empirisme est trop confiant.

²⁰ « Le mystère dans les Lettres », *La Part du feu*, *op.cit.*, p. 50.

2. La question de l'intention

Je vais aborder maintenant la théorie du sujet impliquée dans les théories de Paulhan. Il s'agit d'exposer ici deux thèses : 1- la totalité de l'interrogation paulhanienne est une interrogation de la notion d'intention ; 2- cette interrogation conduit à la destruction de la notion d'intention. On montrera ainsi que, paradoxalement, la dissolution du sujet, chez Paulhan, coïncide avec une affirmation héroïque de l'expérience subjective, le but étant de suggérer comment les apories de Paulhan entraînent à la fois la disparition du sujet cartésien et celle du sujet de l'oralité que nous évoquions en introduction.

La question du langage est un questionnement de la notion d'intention

L'étude du langage et de la littérature est toujours chez Paulhan une étude des différentes attitudes que l'on peut prendre quant on traite du langage ou de la littérature. Cette approche du langage est plus phénoménologique, que linguistique ou poétique : elle est une réflexion sur les différentes phénoménalisations du langage et de la poésie.²¹ Terreur et Rhétorique sont moins des théories du langage à proprement parler que des points de vue sur le langage. Comme l'explique Blanchot :

Le langage courant est tel que nous ne pouvons pas le voir, en même temps, dans son ensemble, sous ses deux faces. Si alors il n'en existe pas moins (en droit) cela tient au fait qu'il est essentiellement un dialogue : il appartient à un couple, le parlant et l'interlocuteur, l'auteur et le lecteur. [...] « Pensée d'auteur, mots de lecteur, dit Jean Paulhan ; mots d'auteur, pensée de lecteur »²²

Non seulement Rhétorique et Terreur sont des points de vue sur le langage, mais ce sont des points de vue qui mettent en avant leur dimension intentionnelle. Car, si le rhétoricien voit des mots et des effets là où le terroriste voit des pensées et une expression, tous deux s'accordent sur l'idée que la pensée vaut mieux que son expression.²³ C'est dire qu'ils partagent 1- un certain instrumentalisme linguistique ; 2- l'idée que le sujet peut prétendre à une indépendance par rapport au langage (cette indépendance fait du sens le domaine même du volontaire / cette indépendance rend possible une conscience du langage comme objectivation de celui-ci). Dès lors questionner comme le fait Paulhan les positions

²¹ Le fait que ce déplacement ne soit pas toujours expressément thématique, que Paulhan continue de poser le problème du langage sur le mode du « qu'est-ce que », est pour beaucoup sans doute dans l'impression de vertige que suscite la lecture de ses textes.

²² Cf. « Le mystère dans les Lettres », *La Part du feu*, op.cit., p. 53-54.

²³ Cf. « La rhétorique renaît de ses cendres » (1938), dans *Jacob Cow, le pirate*, Deyrolle éditeur, 1997, p. 41.

du Rhétoricien et du Terroriste revient à mettre en cause les notions d'intention et de conscience.²⁴

Prendre conscience du langage implique d'être inconscient de son fonctionnement

Le paradoxe est que cette mise en cause se présente comme une inversion des données du problème. Il y avait déjà à un *premier niveau* un phénomène d'inversion indiquée par l'opposition des Rhétoriciens et des Terroristes. Ce qui est intention pour l'un est effet du langage pour l'autre²⁵.

Mais à un *second niveau*, ce qui se donne comme volontaire pour la rhétorique et la terreur, apparaît à Paulhan comme illusion et à ce titre comme inconscience. Pour le formuler de très baroque façon, le discours critique de Paulhan se présente comme la conscience de cette inconscience qui prétend être une conscience.

Il y a là pourtant un problème de méthode. Paulhan en est tout à fait conscient. Le déploiement de son argumentation ne satisfait pas, du moins de manière attendue, aux exigences de la pensée méthodique, telles que Descartes les a fixées. Le dernier chapitre de la version de 1936 des *Fleurs de Tarbes* explicite ce problème. Ce chapitre s'intitule significativement : « Changer la raison »²⁶. Il y affirme que l'expérience de pensée menée dans *Les Fleurs* invite à renverser le fondement même de la méthode cartésienne, qui stipule que : « notre pensée n'est en aucun cas soumise ni confondue à ses objets, mais indépendante, au point que l'on puisse entièrement se fier aux intuitions simples qu'elle nous en donne. »²⁷

Parce qu'elle cherche à clarifier les données du problème littéraire, la démarche de Paulhan apparaît comme une manière d'héroïsme de la conscience. Seulement, force est de noter que cet héroïsme ne peut se dire que dans les termes d'une destruction de la conscience comme pouvoir de recul et de médiation. L'intention qui fonde les positions antagonistes de la terreur et de la rhétorique n'est qu'un effet de clarté. Elle est l'inconscience de résulter

²⁴ La littérature ne fait pas bon ménage avec la notion d'intention : « L'enfer littéraire est pavé d'intentions. C'est la mort au cœur, disait Flaubert, qu'on revient des bals masqués de l'esprit. ». Cf. « La rhétorique avait son mot de passe » (1946), dans *Jacob Cow-le Pirate*, Deyrolle éditeur, 1997, p. 99.

²⁵ *Ibid*, p. 109 : « Tel est donc le pouvoir des lieux qu'ils se substituent, par un curieux renversement, aux premières intentions – aux intentions naïves – du poème ou du drame. Ce n'est plus l'image qui sert à exprimer l'amour ; mais l'amour, l'image. ».

²⁶ Cf. le « Dossier » des *Fleurs de Tarbes* (1941), Gallimard, Paris, 1990, p.247-257.

²⁷ Ce qui implique que la clarté et la distinction en pensée sont un effet du travail de l'esprit sur la matière qu'il appréhende ; que la méthode dichotomique transforme l'objet d'étude, qui en matière de langage ne peut être saisi que comme tout ; la progression des raisons par ordre, de la plus simple à la plus composée se révèle fautive, faute d'une entente première et participative du tout.

d'un rapport déformé au langage. L'intention comme la clarté qui l'entoure sont des effets du métadiscours. Le sujet qui s'y fonde n'a pas d'autre consistance que son activité métadiscursive.

Là où le sens se donnait pour la rhétorique et les romantiques comme dialectique de l'intention et de la parole, Paulhan affirme leur indifférence. Pour le Terroriste et le Rhétoriqueur, l'intention (comme choix ou comme décision) faisait la dignité ou l'indignité de la parole. Pour Paulhan, la conscience vraie du langage est une inconscience. Le discours comme dit achoppe sur le présent ébloui du discours comme dire.

Paulhan restaure la Terreur qu'il condamne : prônant l'inconscience, il invite au silence de la tautologie, forme sémantique de la présence.

Il faut alors montrer comment cet éblouissement résulte d'une axiologie métaphysique fondée sur la notion de présence. La distinction entre langage et pensée se fonde chez Rhétoriqueurs et Terroristes sur l'idée que la présence à soi est la valeur ultime et que tout ce qui s'en écarte est mauvais.²⁸ Or, la démonstration de Paulhan ne critique pas cette axiologie. Elle affirme tout au contraire que la présence à soi n'est que dans l'inconscience silencieuse de l'énonciation.

On peut en effet poser que l'instrumentalisme linguistique des Rhétoriqueurs et des Terroristes est une pensée de la présence, le langage y étant jugé sur le critère de la présence à soi du sujet. Or, selon Henri Meschonnic, tout en récusant l'instrumentalisme linguistique, Paulhan en propose un accomplissement sans reste. L'auteur de *Le Signe et le poème* explique ainsi que « la notion de perfection du langage est l'achèvement du pragmatisme, l'inverse de l'instrumentalisme qui accomplit l'instrumentalisme ».²⁹ Le regret dualiste de l'unité perdue dont tout instrumentalisme est empreint se transpose alors dans le rêve de faire corps avec le langage.

Dès lors tout commentaire est vain, puisque le sens est pure présence à soi dans le langage. Jusqu'au prochain recul, c'est-à-dire : jusqu'à la prochaine illusion. Le vrai langage, le langage commun, est en même temps celui d'un violent solipsisme. Si, chacune des deux illusions était relative à l'un des pôles des participants à l'acte de communication

²⁸ Le rhétoriqueur, non moins que le terroriste, mais de façon moins évidente, recherche une présence accrue : « Faut-il s'étonner encore que cet esprit se flatte d'une vivacité plus grande, d'une *présence* plus constante qu'il n'est commun ? Non, s'il lui faut, en chacune de ses opérations, renverser l'ordre normal de notre pensée – s'il ne joue, à dire vrai, qu'au prix de cette présence et de cette vivacité. » *Jacob Cow, op.cit.*, p. 111.

²⁹ Henri Meschonnic, *Le Signe et le poème*, Gallimard, Paris, 1975, p. 207.

(auteur/lecteur), le langage vrai effacera cette relativité. Comme l'explique Blanchot, « Pour le langage originel, tout se passe comme s'il n'y avait pas eu un auteur et un lecteur, mais une seule et même puissance de dire et de lire se substituant au disant et à l'écouter. »³⁰

L'effacement des pôles rhétoriques³¹ implique un *effacement du doute et du recul*, une fin de l'interprétation, puisque tout a lieu silencieusement dans la voix intérieure et impersonnelle d'une participation au sens. Où l'on retrouve le problème pointé par Derrida dans *La voix et le phénomène* : problème d'un « vouloir-s'entendre-parler absolu » où le présent vivant de la voix risque toujours de coïncider avec la voix blanche et mortifère du silence.³² La rhétorique de Paulhan pense donc la communauté du sens comme un dyonisme communicationnel.

Si Paulhan semble être très conscient du fait que c'est sans doute une angoisse liée à la « pauvreté en expérience »³³ qui conduit à l'ivresse des théories poétiques de l'entre-deux guerres, y échappe-t-il vraiment ? :

On s'étonne parfois que les Lettres cherchent moins, de nos jours, la cohérence et la rigueur que l'émotion, la violence, le tremblement, l'à corps perdu. Mais sans doute y-a-t-il eu un temps, qu'il dépend de nous de rappeler, où elles étaient assez sûres de transformer pour ne point s'efforcer d'émouvoir ; trop efficaces pour avoir besoin *d'effet*. D'où l'on ne verrait plus guère, en tant de sursauts et d'agitation, que le remords d'une efficacité perdue.³⁴

Tout autant que l'expérience surréaliste, l'« à-corps-perdu » caractérise à merveille l'adhésion au discours que Paulhan théorise.

³⁰ Maurice Blanchot, *La part du feu*, *op.cit.*, p. 58.

³¹ *Ethos* et *pathos*, pour reprendre les termes d'Aristote tels que les explicite Michel Meyer dans *Qu'est-ce que l'argumentation ?*, Vrin, Paris, 2005.

³² Jacques Derrida, *La voix et le phénomène*, P.U.F., 1967, p. 115.

³³ Telle que Walter Benjamin la thématise dans les mêmes années.

³⁴ « La rhétorique renaît de ses cendres » (1938), dans *Jacob Cow*, *op.cit.*, p. 51.

3. Implications en termes de théorie de la littérature : quiétude d'une littérature sans contours.

Nous pouvons maintenant présenter l'impact théorique des théories de Paulhan. Nous marquerons ainsi sous forme de remarques deux conséquences du chancèlement de l'humanisme pour l'idée de littérature : chez Paulhan, la définition conventionnaliste de la littérature est une manière d'évacuer la problématique féconde de la notion même de littérature ; le primat du langage dans l'approche de la littérature conduit à priver la littérature de sa spécificité rhétorique, laquelle consiste à proposer une exception discursive en dialogue avec les discours ambiants.

La convention comme garante d'une confiance

D'une certaine manière, tout le problème de Paulhan est de trouver un rapport juste au sens, de critiquer les illusions de ses contemporains quant au rapport entre sens et langage. À ce titre, il n'y a pas chez lui d'inquiétude au sens fort. Son scepticisme théorique (quoi de plus sceptique que sa méthode de confrontation des thèses antinomiques) n'est pas un scepticisme métaphysique. Il y a du sens. Il s'agit de savoir comment le penser.

En ce sens la pensée du lieu commun et de la convention n'est pas problématique. Elle n'engage pas une réflexion sur la contingence, comme c'est le cas par exemple chez Valéry quand il expose les bribes d'une théorie fiduciaire du langage. La convention chez Paulhan, n'est jamais thématifiée comme problématique du sens. Il y a là une confiance dans la convention, exempte de tout désespoir. Quand Valéry écrit dans *Tel Quel* :

La rime a ce grand succès de mettre en fureur les gens simples qui croient naïvement qu'il y a quelque chose sous le ciel de plus important qu'une convention. Ils ont la croyance naïve que quelque pensée peut être plus profonde, plus durable... qu'une convention quelconque...

Ce n'est pas là le moindre agrément de la rime, et par quoi elle caresse le moins doucement l'oreille,

c'est une manière de désespoir qu'on entend. La distance est immense ici avec ce qu'on peut lire dans *À demain, la poésie*. Dans ce texte, l'irrespect des conventions témoigne selon Paulhan, d'une perte de confiance dans le pouvoir du mystère poétique, l'observation des règles étant le signe d'une « hardiesse » et d'un « espoir ».³⁵ Ainsi, la règle est-elle « plus mystérieuse que la fantaisie – car il semblerait à première vue invraisemblable que la règle vînt nous combler ».³⁶ L'homme du commun qui pratique naïvement la rime quand il poétise

³⁵ *À demain, la poésie*, in *Œuvres complètes t.2, op.cit.*, p. 415.

³⁶ *Ibid.*, p. 424.

est un homme tranquille, confiant, et le meilleur des poètes.³⁷ C'est qu'il faut entendre par règle « quelques moyens sûrs, pour l'écrivain, d'accéder à un point d'accomplissement ».³⁸

Le primat du langage implique l'effacement des contours de la littérature.

Deuxième remarque, il n'y a, chez Paulhan, d'idée de la littérature qui ne passe par une philosophie du langage. C'est par la pensée du langage qu'il dépasse les oppositions dues aux problèmes de points de vue. En effet, le sujet étant toujours une vue sur le langage, les différentes subjectivations du langage se présentent comme différents aperçus d'une même substance. D'où tout procède et à quoi tout revient. Ainsi la recherche des critères du jugement littéraire qui dépasse les conflits de point de vue passe-t-elle toujours par une notation de la nature linguistique de la littérature :

Je m'en tiens à l'évidence banale : [...] la littérature est en tout cas une combinaison, une machine, si l'on préfère un monument, faits de mots et de phrases. Il y a donc toutes chances pour que nous ayons affaire à des lois de langage.³⁹

L'œuvre littéraire est donc un cas de langage. Mieux, comme le dit Blanchot, l'œuvre *accomplit* le langage. Elle le parfait. Le soustrait au dédoublement des points de vue :

Dans la Clef, nous voyons le mystère du langage redoublé pour la poésie par l'effort qu'elle accomplit pour s'en délivrer. Si ce mystère est la métamorphose du sens en mot et du mot en sens, le poème, en fixant les mots dans une matière plus stricte et le sens dans une conscience plus forte, semble en effet une tentative pour empêcher le jeu de la métamorphose, semble un défi jeté au mystère, mais celui-ci, se produisant malgré tant de précautions et contre la puissante machine préparée pour l'anéantir, n'en est que plus frappant, et deux fois mystère.⁴⁰

La poésie est redoublement du langage. Elle en est la confirmation, la manifestation la plus pure. Elle y est soumise. Cela implique une sacralisation du langage, son essentialisation.

Le langage est donc premier. La littérature vient après pour en fixer les vertiges. De là découlent deux choses :

- 1- d'abord que la dignité ontologique de la littérature est maintenue
- 2- ensuite, qu'il n'y a de spécificité littéraire que dans l'expression du langage. Ou, cela revient au même, qu'il n'y a pas de spécificité de la littérature. Ainsi le maintien des signes littéraires (conventions, genres) joue paradoxalement contre la possibilité

³⁷ *Ibid.* p. 432.

³⁸ *Petite préface à toute critique, Œuvres complètes t.2, op.cit.*, p. 384.

³⁹ *Ibid.*, p. 375.

⁴⁰ Blanchot, *La part du feu, op.cit.*, p. 58.

d'une définition spécifique de la littérature et de son hétérogénéité aux discours du commun. L'exception littéraire doit être maintenue justement parce qu'elle correspond au sens commun. Elle doit être maintenue comme ce qui prive justement la littérature de sa définition. La définition de la littérature coïncide ici avec une essentialisation du langage. La littérature, très utilitairement, est un travail de mise en évidence de l'essence du langage. À la limite, le littéraire est pensé comme résidu, dans la mesure où la théorie de la littérature chez Paulhan s'apparente à une téléologie.

4. Théories de la seconde moitié du XXe siècle : duplicité de Paulhan.

Il est probable que la théorie paulhanienne diffuse tout au long de la seconde moitié du 20^e siècle. Faute d'influences attestées, ce qui requerrait un vaste travail d'investigation historique, on peut repérer deux tendances critiques qui sont étrangement proches de certains aspects de la pensée paulhanienne : une tendance qui s'attache à la dimension linguistique du fait littéraire, une autre qui met l'accent sur sa dimension rhétorique et communicationnelle.

La littérature et le langage

L'idée que la littérature puisse être assimilée au langage a remporté un franc succès dans la seconde moitié du siècle. Cette idée varie et épouse les différentes théories du langage. Du structuralisme aux théories phénoménologiques du figural.

Pour le *structuralisme*, la littérature est un cas de langage. Le langage possède une légalité propre et autonome. Il peut être étudié comme structure, indépendamment de réalités extrinsèques. La littérature, par la situation de communication exemplaire qu'elle propose, est un espace propice à cette étude. Elle manifeste l'essence décontextualisée de tout langage et l'immanence linguistique du jeu des points de vue. Pour les *théoriciens du figural*, la littérature est un cas de langage. Le langage a une profondeur de désignation, que voile la fixation de l'usage. La littérature manifeste cette profondeur en réintégrant une mobilité dans le système des usages. Par le jeu de cette mobilité, elle manifeste le jeu du langage en le redoublant.⁴¹

À chaque fois, la littérature retrouve une dignité par le fait qu'elle est un observatoire privilégié d'un langage sacralisé. À chaque fois aussi la littérature est dépassée vers autre chose qu'elle-même, et sa définition dépend de théories qui la précèdent. Cela fait une littérature confiante en son pouvoir, malgré tout justifiée.

Théories rhétoriques et pragmatiques

Paulhan⁴² aborde dans ses textes théoriques un problème qui relève indissociablement de l'histoire et de la théorie littéraire. La question de l'autorité de l'œuvre. C'est en effet ce problème qui fonde l'investigation sur la terreur. La terreur, c'est l'idée que l'œuvre détient

⁴¹ Nous faisons référence à des auteurs comme Deleuze, Lyotard, Laurent Jenny (lequel a publié en 1983 un ouvrage au titre significatif : *La Terreur et les Signes : Poétiques de rupture*, Gallimard, Paris, 1983). Dans *La Parole singulière* (Belin, Paris, 1990), l'auteur thématise explicitement la fonction de redoublement de ce qu'il nomme figure, le redoublement visant à mettre en évidence une caractéristique du langage généralement celée.

⁴² Il semble qu'il soit un des pionniers de cette tendance largement attestée aujourd'hui.

une autorité de par sa participation à quelque chose qui se soustrait à la communication et donc au questionnement. Elle fonde son pouvoir en un indicible, en un absolu. C'est une stratégie de légitimation.

Cette violence communicationnelle, Paulhan la rattache souvent au romantisme. On peut à bon droit soutenir que lui-même n'en sort pas. Que sa réhabilitation de la rhétorique reste prise dans une pensée absolutiste de la littérature et du langage. Cependant il semble qu'après lui un mouvement soit lancé. Il aboutit aujourd'hui aux théories de Jean Bessière et de Dominique Maingueneau.

D'une certaine manière Jean Bessière se situe dans la continuité de la pensée de Paulhan. Chez Bessière⁴³ se retrouvent les caractérisations de l'œuvre comme lieu commun (avec cette différence que ce lieu commun est défini par le questionnement, et non plus par la confiance, et la question de la pertinence), une critique du paradigme romantique (terroriste) défini comme littérature du statut d'exception (l'expression est reprise d'Agamben qui la reprend à Carl Schmitt), c'est-à-dire comme littérature qui se refuse à toute intégration communicationnelle, comme pure tautologie, dogmatique et autoritaire.

Chez Dominique Maingueneau⁴⁴, l'exploration pragmatique de la communication littéraire est étroitement corrélée à une critique du modèle romantique dont Proust est selon lui un représentant éminent. L'étude de la constitution des légitimités discursives donne lieu à une rhétorique élargie (puisant dans les ressources de la sociologie). Comme chez Paulhan il s'agit de comprendre comment le discours littéraire (entre autre) fonde son autorité, pour mettre en question tout autoritarisme et restituer la littérature au partage du sens et à la communauté.

La différence de ces deux dernières doctrines contemporaines avec celle de Paulhan tient à n'en pas douter à la question de l'absolu, à leur scepticisme. Les discours critiques actuels accomplissent une sécularisation de la littérature qui doit nous interroger, au même titre que l'effacement voilé du sujet et l'imposition tacite du silence chez Paulhan.

⁴³ Cf. *Quel statut pour la littérature*, P.U.F., 2002 et *Principes de la théorie littéraire*, P.U.F., Paris, 2005.

⁴⁴ Nous renvoyons à *Le discours littéraire : paratopie et scène d'énonciation*, Armand Colin, Paris, 2004.